

Thomas BRAUN



Par Viviane WEINS & Frédéric KIESEL

1992

Peu abondante : 240 pages de poèmes, le double de prose et correspondance, l'œuvre de Thomas Braun est avant tout terrienne. Elle s'enracine à la fois dans la réalité rustique de l'Ardenne et la piété catholique.

Paru en 1900, lorsqu'il avait 24 ans, Le livre des bénédictions marque une salubre rupture avec le symbolisme finissant. Tout Braun est déjà là. Le sens religieux jaillit non pas d'une songerie, mais du concret, de la réalité charnelle, des oiseaux, du miel, des plantes nommées par leur nom comme en litanie.

Cette allure robuste, ce verbe franc et plein, ce sacré à fleur d'herbe et de blé, annonce Péguy avec dix ans d'avance, rejoint l'inspiration pastorale de Francis Jammes, sera reconnue d'emblée par Claudel.

Les poèmes et proses d'Ardenne qui suivront ce début glorieux ne cesseront de célébrer, à travers la vie campagnarde, un état de grâce franciscain.

Biographie

Bâtonnier et patriarche rustique

Poète, patriarche - 13 enfants, soixante petits-enfants - bâtonnier de l'Ordre des avocats de Bruxelles, Thomas Braun était de souche rhénane (d'où son patronyme allemand) et ardennaise. Né en 1876, fils et père d'avocats et amateurs d'art, il fut à la fois un avocat célèbre, un exemple charmant de notable à l'ancienne et un poète franciscain de l'Ardenne de ses vacances. De son ascendance allemande proviennent sans doute, comme chez César Franck, autre Wallon de souche germanique, un mélange de candeur et de gravité familièrement mystique, et un éloignement pour les jeux formels gratuits. Le ton de l'inspiration religieuse de Thomas Braun reflète cet héritage. Familial aussi était son attachement foncier à l'Ardenne, patrie de sa mère, Stéphanie Marcq, de Bagimont, près de Sugny et Pussemange, tout près d'une France naturellement ressentie comme amicale. Les amitiés françaises, littéraires ou stimulées par la guerre de 1914-18 tiendront d'ailleurs une grande place dans la vie de Thomas Braun. Très tôt le terroir maternel inspira ses débuts.

En Ardenne, publié à 17 ans, est un alerte et sentimental carnet de vacances. Cinq ans plus tard, s'annonce déjà le poète de la nature vécue et observée quotidiennement avec *L'An*, un calendrier en 16 poèmes : un par mois, entrecoupés par l'évocation de chaque saison. La poétique de l'observation concrète, et le goût de célébrer, comme en litanie *les thyms, les serpolets, les menthes, les lavandes* s'affirment dès ce petit recueil où, sur *les bandes de terre grasse verdissent les trèfles parfumés*. Pas de vague à l'âme post-romantique (en 1898, il sévissait encore). Le symbolisme, ici est déjà dépassé au bénéfice d'une vigueur aux pieds sur terre, d'une santé de plein air. En jaillira, religieuse et rustique à la fois, une piété simple et tonique. Elle s'accorde à une observation précise et discrètement émue du paysage ardennais, de son humanité villageoise, sa

flore et sa faune – vue par un chasseur autant que par un inlassable promeneur. Cette santé, ce salubre enracinement rendront Thomas Braun célèbre, à 24 ans, avec son deuxième recueil : seize poèmes de religion incarnée : *Le Livre des Bénédiction*s. Heureuse époque : ce bref chef d'œuvre paru en 1900, plusieurs fois réédité, devait, durant toute sa vie, marquer la célébrité du poète. Serein, ignorant les drames intérieurs qui les animent, il n'écrivit ni roman ni théâtre. Très caractéristique du rituel poétique savoureux et dru des *Bénédiction*s, une fraîcheur vigoureuse, planétaire issue de la Genèse, fait jaillir celle des humbles herbes. La nature y est vivante dans sa providentielle utilité, le travail des champs, la nourriture et la médecine populaire autant que par le charme de son spectacle. En alexandrins musclés, les semences, les oiseaux, les abeilles, la bière, seront ainsi bénis dans leur existence quotidienne, signes d'une bonté universelle. Rats, mulots et campagnols feront, eux, l'objet d'une bénédiction déprécatrice. Pour les abeilles, le poète demande à Dieu :

*Donnez-leur de trouver les corolles sucrées
où la récolte sainte et rare est assurée,
les rhododendrons et les dahlias, les fleurs
dont chaque nuit disperse et ranime l'odeur,
les plate-bandes, les corbeilles, les parterres
où les ramènera leur vol involontaire.
Leurs ailes porteront les pollens des tilleuls,
de la mélisse et des œillets, des chèvrefeuilles.
Obtenez que leur miel extrait du suc des plantes
soit pur, soit transparent comme de l'eau courante*

De façon toute aussi robuste, fine et concrète, le poète, alors fiancé, ouvre son livre sur la bénédiction de l'or *massif, sans alliage* de l'anneau nuptial qui, *insensiblement s'imprime /sans la froisser, dans la peau fine*

Le terroir des vacances, son cimetière aux inscriptions familiales, les myrtilières, les jeunes épicéas, la mort du vieux cantonnier, celle du chien fidèle, les brumes du soir sur Redu, les travaux et les jours, nourriront en 1912 le bréviaire villageois et forestier de Thomas Braun : *Fumée d'Ardenne* :

*Dans les bouleaux, par ce soir d'août, les gazons fument
Et propagent dans l'air une douce amertume.*

*L'odeur de ce pays monte de cette cendre
Que dans la jeune coupe on va bientôt répandre,*

*Pour qu'au printemps prochain, de l'Ourthe à la Semois,
L'avoine lève, ou bien le seigle, au cœur des bois.*

Le poète est ici au nœud de ses racines, dans la région dont, sans hâte, il ne se lassera jamais d'être le chantre ému. Tant en poèmes que dans ses pages ou discours sur les paysagistes, les terroirs, leur géographie, leurs évocateurs anciens, les souvenirs.

Thomas Braun publia relativement peu. Mais il écrivit avec un charme, une fraîcheur et un sens aigu de l'observation de la nature, qui annonçait, avec plus d'un demi-siècle d'avance, les écologistes.

Vivant à Bruxelles, il passait ses vacances familiales en Ardenne, où il acquit, en 1905, à Maissin, un pavillon qu'il agrandit selon la croissance de sa tribu : chaque enfant avait une chambre portant le numéro de sa naissance. En 1928, le treizième et dernier enfant (d'un second mariage, car la première épouse était morte en 1919) fut salué, sur la terrasse de Maissin par un cadran solaire d'ardoise portant le vers de Nerval : «la 13ème revient, c'est toujours la première».

Entre-temps la guerre de 1914-18 avait interrompu pour quatre ans les vacances ardennaises : les Allemands avaient réquisitionné pour y installer un bureau de cartographie, la maison de Maissin. La veille de la bataille du 23 août 1914, un lieutenant français au nom superbe, comte Robert de la Forest Divonne, y avait logé avant d'être tué au combat à l'orée du bois. Il inspira à Thomas Braun un de ses plus beaux poèmes :

*O lieutenant Robert de la Forest Divonne
Je ne t'ai pas connu mais ton nom clair bourdonne
Dans mon sommeil comme un frelon dans l'églantier...*

Durant la guerre 1914-1918, Thomas Braun qui connaissait parfaitement l'allemand, fut un des avocats belges qui défendirent les patriotes devant les Conseils de guerre allemands. Après la victoire, comme les morts français de Maissin étaient tous bretons, Thomas Braun obtint le transfert au cimetière militaire de son village d'un authentique calvaire breton, qu'il salua dans un discours célèbre.

La grande amitié littéraire de Thomas Braun fut Francis Jammes, le grand poète rustique béarnais, qu'il fut le premier à saluer en Belgique, en 1898, dans un article de la revue Durendal.

Jusqu'à la mort de Jammes, en 1938, les deux auteurs échangèrent une correspondance chaleureuse et confiante, qui fut publiée plus tard par les soins de l'écrivain Benoît Braun, un des fils du poète. Sa profession, où il fit une carrière brillante (il était spécialiste des droits intellectuels d'auteur, marques de fabrique, etc...) ne laissa pas à Thomas Braun le loisir d'écrire beaucoup de livres. À part les divertissements sur les timbres-poste de Philatélie, l'essentiel de ses poèmes est inspiré par l'amitié : *À des absents*, la terre ancestrale et une piété simple qui parcourt toute l'œuvre depuis *Le livre des bénédictions*. Région, nature, guerre et religion se retrouvent aussi dans le recueil de proses de circonstance : *Amour de l'Ardenne* paru avant la guerre de 1940 et réédité en 1949 avec quelques ajouts sous le titre *Passion de l'Ardenne*.

Aimant la nature mais grand chasseur, homme paisible, heureux et bon, comblé par sa vie de famille, son métier et son renom littéraire, Thomas Braun était, depuis des années, seulement un poète dans sa vie lorsqu'il mourut en 1961.

Il avait ignoré les conflits du cœur, les angoisses métaphysiques, et n'avait écrit qu'en état de grâce.

Bibliographie

Poèmes :

- *L'an*, Bruxelles, Lyon-Claesen, 1898.
- *Le livre des bénédictions*, Bruxelles, O.Schepens, 1900. - Philatélie, Paris, Bibliothèque de l'Occident, 1910.
- *Fumée d'Ardenne*, Bruxelles, Deman, 1912.
- *Le beau temps*, recueil des trois ouvrages précédents, augmenté de Prières, Bruxelles, Robert Sand, 1923.
- *À des absents* (1914-1918), Bruxelles, Paris, Lille, Cahiers de l'Amitié de France et de Flandre, 1921.
- *Thrène pour la mort du roi*, Bruxelles, l'Édition Universelle, 1934.
- *Notre zodiaque*, Bruxelles et Luxembourg, éd. de l'Ouest, 1938, illustrations de R. Perniaux.
- *Poèmes choisis*, Anvers, édition privée, Busschman, 1950.
- *Poésie 1898-1948*, Paris, Mercure de France, 1950.

Prose :

- *En Ardenne*, Gand, 1895.
- *Francis Jammes et les poètes simples*, Bruxelles, La libre esthétique, 1900.
- *Propos d'hier et d'aujourd'hui*, Bruxelles, Van Oest, 1908.
- *Paul Verlaine en Ardenne*, Paris, Les Marches de l'Est, 1909.
- *Amour de l'Ardenne*, Louvain, 1933 ; édition augmentée, *Passion de l'Ardenne*, Bruxelles, Durendal, 1949.
- *Ex-voto*, Bruxelles, Vromant, 1932, bois de Maurice Brocas.
- *Auguste Donnay*, peintre de l'Ardenne, Bruxelles, Bulletin de l'Académie, 1942.

- *Miroir de justice*, Bruxelles, La Connaissance, 1938. - Correspondance Thomas Braun - Francis Jammes, introduction par Benoît Braun, Bruxelles, Palais des Académies.

Anthologie :

- *Fumée d'Ardenne*, poèmes et prose, choix et introduction par Frédéric Kiesel, Paris-Gembloux, Duculot, 1985.

À consulter :

- Carlo Bronne, *Notice sur Thomas Braun*, Bruxelles, Palais des Académies, 1967. Repris dans *Bleu d'Ardenne*, Bruxelles, P. Legrain, 1984.
- Francis Jammes et Thomas Braun : *Correspondance* (1898-1937). Texte établi et présenté par Daniel Laroche. Introduction de Benoît Braun, Bruxelles, Palais des Académies, 1972.
- Pierre Henri, *Grands avocats de Belgique*, Bruxelles, J.-M. Collet, 1984.

Texte et analyse

Les myrtilières

*Sur le chemin de Saint-Hubert,
Où l'on peut voir dans la bruyère
Brouter quatre cents chèvres,
Les myrtilières,
Venant de l'Ourthe et de Freyr,
Ont du jus sur les lèvres
Et des fruits violets écrasés dans leurs rires.
Sous le soleil ardent,
Elles ont ratissé la terre avec leurs dents.
Et parmi l'herbe et les fenasses,
Où crèvera plus tard la coque des châtaignes,
La terre, elles en ont démêlé la tignasse
Avec leurs peignes.
Leurs paniers noirs et leurs seaux bleus
Sont si pesants de graines rondes,
Que les filles blondes,
Le col ouvert,
Pour en porter un vont à deux
Sur le chemin de Saint-Hubert...*

Les myrtilières que nous nous proposons d'étudier est extrait de ***Fumée d'Ardenne***, recueil de poèmes paru en 1912.

Retenir un texte précis parmi un éventail de possibilités, c'est reconnaître, entre le lecteur et le texte choisi, le jaillissement d'une espèce de coup de foudre. Et l'analyse, dès lors, devient l'explication *raisonnée* de cette attirance avant tout émotionnelle.

Partant de là, il s'agira avant tout pour nous, de nous intéresser aux aspects purement formels (structure, chaînes de mots, syntaxe...) et d'essayer de comprendre comment ce type d'écriture devient « poésie » et pourquoi nous y avons été sensibles.

1) Gros plan sur le titre : *Les myrtillères*

- terme créé pour la circonstance par Thomas Braun.
- comme il existe des faneuses, des glaneuses, des moissonneuses, pourquoi n'existerait-il pas des myrtillères ?
- remarquons cependant que le titre nous fait hésiter quant à l'acception du mot *myrtillères* : en effet, comme *moissonneuse* désigne à la fois la préposée aux moissons et la machine agricole, *myrtillère* peut également évoquer un outil, un instrument pour cueillir les baies... Il nous faudra attendre la fin de la première partie du poème, avec l'évocation des *lèvres* et des *rires* pour être certain de sa signification.

2) Structure du poème :

Nous suggérons, pour en faciliter l'analyse, de découper le poème en trois parties, chacune d'elles se terminant par un point (signe de ponctuation) et, constituant en quelque sorte une strophe dont l'aspect temporel (la conjugaison des verbes) sera un élément de cohésion.

1ère strophe : --) ... *dans leurs rires.*

Les actions au présent de l'indicatif et du participe introduisent le tableau et le déroulent sous nos yeux

2ème strophe : --) *Avec leurs peignes*

Le point terminant le v.9 : ...*avec leur dents*, ne détermine pas, lui, réellement une séquence puisque l'action commencée *ont ratissé* se

prolonge par la présence de *et* au vers suivant et se termine seulement...
peignes.

L'utilisation du passé permet un regard en arrière. Nous noterons cependant la présence du futur *crèvera* renforcée par la présence d'un indicateur de temps *plus tard* pour esquisser la silhouette de l'automne que symbolisent *les châtaignes*.

3ème strophe : --) *Sur le chemin de Saint-Hubert...*

Retour au présent : le mouvement s'est poursuivi durant le flash back ; les myrtilières continuent d'avancer *sur le chemin de Saint-Hubert...*

Nous retrouvons le 1er vers du poème : la boucle est refermée ; seuls, les points de suspension permettent à notre rêve de se prolonger, et à l'été de mûrir pour renaître chaque année.

3) Étude systématique de chaque strophe

1^{ère} strophe :

On nous introduit d'emblée dans le décor et le terme *chemin* annonce un cadre naturel et campagnard. *La bruyère* et *brouter 400 chèvres* s'intègrent à ce tableau bucolique. Nous avons néanmoins été intrigué par le procédé de rejet qui crée la mise en évidence du groupe nominal *Les myrtilières*. Pourquoi cette mise en évidence ? Nous croyons pouvoir déceler deux intentions chez Thomas Braun.

La première consiste à intégrer *les myrtilières* au décor tout comme les chèvres mais celles-ci se contentaient de brouter c'est-à-dire de satisfaire une action passive, alors que et nous abordons la seconde intention, les cueilleuses de myrtilles annoncent le mouvement et l'activité par la présence du participe présent *venant* qui de plus entraîne à sa suite une précision concernant le décor ébauché plus haut :

Venant de l'Ourthe et de Freyr. Et puis plus rien pour ce qui est de la localisation ! Car ce qui importe ce sont celles qui font l'objet du poème et dont l'auteur va nous parler par petites touches comme l'aurait fait un

peintre pointilliste. Cette approche se fera de façon très sensuelle : *le jus sur les lèvres, les fruits violets écrasés dans leurs rires* ; comment mieux nous faire ressentir la joie de vivre, l'insouciance et la bonne humeur des myrtilières ?

2^e strophe :

Le retour en arrière s'opère par une indication climatique : *sous le soleil ardent*. Elles ont travaillé dans des conditions assez pénibles certes, mais le soleil ne représente-t-il pas aussi la lumière, la force, la vitalité tout comme la jeunesse ? D'ailleurs les deux verbes *ratisser* et *démêler* prouvent que les myrtilières ne se sont pas laissées abattre par la chaleur intense mais qu'au contraire elles sont entrées presque en communion avec la terre : l'ambiguïté manifeste de la notation : *avec leurs dents* en témoigne.

Cette terre que l'on personnifie : *tignasse, peignes*, que l'on met en relief : **la terre**, *elles en ont démêlé la tignasse*, cette terre sauvage et libre, les myrtilières la fouillent et la maîtrisent, le temps pour elles de dénicher leur butin.

3^e strophe :

Souvenons-nous : dans la 1^{ère} partie, nous avons rencontré :
- *leurs rires* --> gaîté, satisfaction (1)
et dans la 2^{ème} partie,
- *leurs dents* --> outils (2)
- *leurs outils*

Dans cette 3^{ème} partie, nous relevons :
- *leurs paniers* (3) --> le résultat obtenu (le contenu des - paniers et des seaux) grâce à (2) et qui engendre (1)
- *leurs seaux*

La répétition régulière de l'adjectif possessif traduit la présence constante des myrtilières à travers tout le poème. Les derniers vers ajouteront une touche supplémentaire à l'idée que nous nous en faisons. Nous les imaginions plutôt jeunes et on nous conforte dans notre supposition car *filles blondes* évoque la jeunesse et suggère aussi de façon subtile la lumière du soleil et la couleur des blés. Elles ont *le col ouvert* à cause de la chaleur évidemment mais ne serait-ce pas également une façon discrète de symboliser le rejet des entraves qui pourraient nuire à leur liberté et à leur joie de vivre? Liberté et joie de vivre faites- faites de camaraderie et d'entraide : *Pour en porter un vont à deux*, nous ramènent au point de départ sur un air de ritournelle : les myrtilières rient, s'avancent et s'éloignent *sur le chemin de Saint-Hubert...*

4) En conclusion :

Poème pictural où l'alternance des couleurs sombres (violet, noir, bleu) et claires (la blancheur de la peau, la blondeur des cheveux, l'éclat du soleil) éveille en nous des souvenirs que ne désavoueraient ni Renoir ni Van Gogh. Climat de labeur et de sérénité, de fraîcheur juvénile et de lumière. Association originale entre le charme ingénu et naturel des myrtilières et cette nature sauvage et prodigue qui se laisse séduire par l'opiniâtreté et la grâce des cueilleuses. Hommage à un été gros de fruits qui mûrissent et de la vie qui explose. Qui explose dans les rires des filles qui *s'en vont sur le chemin de Saint-Hubert...* Et notre mémoire s'éveille au parfum des haies, des sous-bois, des sentiers de la campagne ardennaise !

Il est évident que cette étude que nous venons de faire n'exclut aucunement d'autres lectures possibles à condition, bien sûr, de garder en mémoire le respect de l'auteur et de son œuvre : il ne faut pas à tout prix vouloir faire dire à un texte ce qu'il ne dit pas pour la satisfaction de se gargariser de découvertes soi-disant géniales.

Pour nous, Thomas Braun est avant tout comme le dit Frédéric Kiesel dans la 1^{ère} partie de l'ouvrage *Fumée d'Ardenne* qu'il lui consacre, un homme de nature :

Il (Thomas Braun) aimait la vie, les feuillages et les horizons familiers plus encore que les jeux du langage (p. 30). Dès lors, il est possible de proposer une approche différente du poème en précisant cependant qu'une analyse axée sur des concepts symboliques ne sera pas forcément objective ; beaucoup de précautions seront nécessaires pour ne pas déranger «l'artiste contemplatif» qu'était Thomas Braun.

C'est ainsi que Les myrtilières peut être un hymne à l'amour symbolisé par les rapports qui existent entre ces jeunes filles et la terre. Amour charnel s'entend, *sous le soleil ardent* où plaisir et violence se rejoignent. Ces myrtilières représentent aussi l'osmose entre l'eau = l'Ourthe (symbole de pureté, de fluidité) et la terre = Freyr (image de l'âpreté mais aussi de la fertilité et de la prospérité si on connaît la valeur mythologique de cette divinité). Notons aussi toute la symbolique contenue dans le choix du vocabulaire pour nous suggérer l'existence d'une joute amoureuse entre ces filles et la nature :

- *jus sur les lèvres*

- ... *dans leurs rires* --> idée de plaisir

- *des fruits violets écrasés...* --> alliance du plaisir et
d'une violence consentie

Cette alliance va se prolonger dans :

Elles ont ratisé la terre avec leurs dents. Vers ambigu : n'auraient-elles pas simplement mordu dans cette terre à pleines dents pour s'en imprégner physiquement ?

Dans le même ordre d'idées, nous pouvons également reprendre les vers suivants :

Et parmi l'herbe et les fenasses...

Où crèvera plus tard la coque des châtaignes

image d'une explosion, d'un débordement :

l'enveloppe éclate pour laisser naître

le fruit, pour libérer la vie en gestation.

La terre, elles en ont démêlé la tignasse : le verbe *démêler* contient une douceur, une tendresse attentionnée que nous ne rencontrons pas dans le verbe *ratisser*

Avec leurs peignes

La communion charnelle, si elle existe, suppose aussi une alternance des forces : la nature se veut dominatrice par sa présence possessive mais se laisse aussi cajoler, apprivoiser, manipuler. Les peignes ? Sont-ils nécessairement l'instrument de travail ? Ne s'agirait-il pas plutôt de ces objets très féminins qui retiennent les chevelures ou qui permettent qu'elles se dénouent dans l'intimité ? Geste d'amour et de partage entre la terre sauvage et la jeunesse des myrtilières.

Celles-ci, image de la joie, de l'abandon confiant, sont aussi l'image de l'avenir : porteuses de *paniers noirs et de seaux bleus* --> l'association des deux couleurs donne le *violet* des fruits cueillis.

sont si pesants de graines rondes

*lourds comme
le ventre des après
femmes qui attendent
la vie comme la terre
qui est ensemencée*

*l'espérance de vie
l'accouplement*

Les myrtilières, blondes et chaleureuses comme le soleil qui réchauffe et embrase, sont la lumière et la promesse de vie ; libres de toute entrave, *le col ouvert*, elles appartiennent physiquement à cette nature et par leur activité, elles la perpétuent dans un effort commun sans cesse recommencé :

*Pour en porter un vont à deux
Sur le chemin de Saint-Hubert...*

Choix de textes

LA BÉNÉDICTION DES HERBES

*Ut hominibus, pecoribus,
pecudibus et jumentis contra
morbos, pestes, ulcera, maleficia,
incantationes, venificia serpentum et
aliorum venenosorum animantium et
bestiarum morsus, remedium proestent.*

*Seigneur, Dieu tout-puissant, créateur de la terre,
des Océans et des mondes firmamentaires,
Vous avez décidé que le sol, dont l'argile
s'imprégnera de fraîches eaux, serait fertile.
Et voici que la glèbe arrosée a produit
des feuillages, des fleurs, des herbes et des fruits.
Bénissez aujourd'hui les herbes que Vous offre
- parfumant les parois épaisses de ce coffre -
votre peuple à genoux. Vous y voyez mêlées
l'herbe de Mai que sut épargner la gelée,
l'herbe d'été, l'herbe des bois, jaune et rosée,
la seconde herbe éclore et mûrie aux rosées
de la grave et brumeuse automne des prairies.
Les graminées, puis les colchiques, les ont fleuries.
Elles ont poussé dru, flexibles, élancées,
et si nombreuses que la faux fut émoussée
à revêtir le sol de leur parure morte.
Le char à grande peine est passé par la porte.
Elles sont là, reines des prés, dans l'ombre tiède,
à côté de l'étable où ruminent les bêtes.
Obtenez que les foins et les luzernes sèches,
les trèfles, les colzas s'entassent dans les crèches,
et qu'imprégnées d'anis, d'angélique, de thym,*

*de mélisse, de bourrache, de romarin,
de coriandre, de sarriette, de menthe,
les aliments aient une saveur odorante !
Augmentez la vertu favorable des plantes
qui servent de remède à notre chair souffrante,
afin que désormais le venin des vipères
ne vienne empoisonner le sang de nos artères,
que le fer rouge et blanc ne corrode le derme,
et que les plaies sous la mandragore se ferment.
Daignez bénir l'opopanax, et la valériane,
le chiendent, la réglisse et les calmes tisanes,
la camomille, la guimauve, et l'ellébore
pour ceux dont la raison à nouveau s'élabore !*

BÉNÉDICTION DE L'ANNEAU NUPTIAL

*Seigneur, Dieu tout-puissant, bénissez l'anneau d'or
de ces nouveaux époux dont l'âme et dont le corps,
régénérés jadis par l'eau fraîche et le sel,
s'unissent maintenant aux pieds de vos autels.
Solide, il est d'un pur métal, il est pesant,
il est massif, sans alliage, et cependant
le doigt le portera sans s'en apercevoir
du soir jusqu'au matin et du matin au soir,
tant il sera conforme à sa puissance intime.
Mais insensiblement l'anneau parfait s'imprime
sans la froisser, dans la peau fine, et la phalange,
sous cet encerclement qui l'épouse et la change,
sans perdre de sa force ou de sa grâce agile,
prend son calibre exact, s'arrondit et s'effile.*

(Le livre des bénédictions)

PRIÈRE AVANT LES VACANCES

*Seigneur, nous voici donc une nouvelle fois
revenus dans la paix des prairies et des bois.
Rien n'est changé depuis la dernière saison.
Le lierre en éventail couvre mieux la maison,
et les roses crimson en touffes écarlates,
près de la clématite et de la vigne éclatent...
La chaux bleue a blanchi, du côté de la pluie,
le mur où descendait une traînée de suie.
Semblables aux sapins dont la tige de mousse
étage nettement la neuve et tendre pousse,
nos enfants ont monté de plusieurs centimètres
selon la toise inscrite au long de la fenêtre ;
et puisque, en même temps, chaque jour ils ont eu
le souci d'exercer leurs petites vertus,
soyez béni, mon Dieu, pour cette année scolaire
et daignez nous offrir un été exemplaire.
Ainsi que l'août dernier répandez la lumière
à flots précipités au seuil bleu des chaumières,
et que chaque matin une neuve fraîcheur,
sous un ciel ébloui, engage les faucheurs.
Donnez-nous des chemins pleins de poussière blanche,
faites mûrir des fruits sucrés à chaque branche,
dans une chaude odeur que les sapins grésillent,
multipliez les fleurs des champs pour que mes filles
en tressent chaque jour des couronnes nouvelles
et, dans l'azur, faites crier les hirondelles.
Donnez-nous un été qui, couché sur le pré,
avide, tende à l'eau ses lèvres altérées.
La poussière de paille a desséché sa gorge...
Il accourt du plateau où, dans le cœur des orges,
depuis l'aube tournoient, précises, les quatre ailes
de la faucheuse américaine.*

*Assis devant la table où j'ai souvent rêvé,
fatigué du bruit sourd de vers inachevés,
alors je le suivrai sur l'herbe sèche et rase,
et comprendrai enfin la vanité des phrases...*

*Comment oser transcrire un ciel aussi limpide ?
Le ciel s'écoulera tel qu'un précieux liquide.*

*Puis le vol des ramiers annoncera le soir.
Isabelle prendra son petit arrosoir.
Vers huit heures enfin s'ouvriront les fenêtres,
afin que l'ombre froide et muette pénètre*

*les chambres où midi, en longeant la muraille,
longtemps s'est assoupi sur les chaises de paille.
Des papillons de nuit tourneront dans le rond
que dessine la lampe au centre du plafond.
Avec inquiétude on parlera des sources
avant de dénombrer les feux de la Grande Ourse,
et sous le pur éclat des étoiles d'été,
je goûterai, Seigneur, la grave volupté
au-delà des sapins que la lune bleuit,
de vous sentir brûler au cours de cette nuit.*

(Le beau temps)

L'ARDENNE

La route, ornée de sorbiers aux bouquets de corail, monte, blanche et sèche, dans la coupe.

J'entends sonner les colliers de la charrée de bois qui vient de disparaître au tournant où le cantonnier casse des pierres. Un geai s'envole d'un cri rauque, dans les noisetiers de lisière...

Il est onze heures. Les sarts fument sous le soleil des canicules et leur odeur me prend, âcre et fervente, à la gorge...

Le seigle voisin est planté de bouleaux, au tronc blanc, s'écorçant en pellicules roses. Sur le haut plateau d'horizon, la grand'route, sortie du bois, s'allonge austère, à l'ombre bleue d'une double ligne d'épicéas...

Je me suis assis sur le talus, dans la bruyère. Une femme passe, la hotte au dos, vers les gazonneurs... J'entends les chiens courants, Ramoneau et Ramette, lancer dans les fonds de la Webbe aux Renards, près du Banay et des côtes de Gespunsart...

Plus près, un papillon grenat, marqué d'yeux de velours noir, un Paon du jour, s'est étalé et palpite sur une pierre brûlante...

Les mouches bourdonnent. Les cosses des genêts éclatent comme des capsules...

Comme au temps de la guerre, songeons aux nourritures terrestres, cueillons aujourd'hui et ramassons dans les bois et le long des haies, les fruits sauvages.

L'airelle myrtille dite aussi Brimbelle ou raisin d'ours, qui teint les ongles et les dents, se mange fraîche, en tarte, en compote et se conserve en jus.

Ne pas confondre avec le fruit de la Belladone, plus gros, plus noir et plus luisant - vénéneux.

Les cenelles de l'aubépine, la blanche épine de mai, et de l'églantier, fades et farineuses, mais qui font de l'eau-de-vie. Les grains noirs du cassis pour le ratafia. Les merises ou cerises des oiseaux, pour le kirsch.

Les châtaignes, dont l'écaille pétera sous la braise et qui farciront l'oie de Noël.

Les glands, dont on fait du café. Les cornouilles, qu'il faut laisser choir de l'arbre quand leur teinte passe au grenat et pour la marmelade.

Les baies de l'épine vinette pour les gelées et les sirops à saveur aigrette.

Les fraises des bois, les fraises de clairières, les framboises, s'il n'est pas trop tard cet été.

Les baies de genévrier, pour être pilées dans la sauce chantante des grives.

Les faînes du hêtre, aux capsules cubistes, « beukenootjes » de la forêt de Soignes, et qui alimentaient les huileries de Freyr. Les marrons, dont les chèvres sont friandes.

Les noisettes qui font des mendiants avec les amendes, les figues et les raisins secs et que le dictionnaire définit joliment « un fruit à enveloppe ligneuse, ovoïde et lisse, entouré à sa base par une cupule foliacée ».

Les prunelles bleues, âpres et astringentes, dont les Allemands font de la soupe et dont l'eau-de-vie est exquise. Les mûres que les enfants mangent trop tôt mais qui rafraîchissent délicieusement le chasseur harassé.

Les sorbes, qu'il est temps de cueillir et de faire sécher pour amorcer la tenderie d'octobre.

Les sureaux, dont les corymbes noirs et rouges sont splendides cette année, et qui donnent comme les pommes sauvages – une gelée si fraîche et transparente.

*EXTRAITS DE
À DES ABSENTS
1914 -1918*

***AU LIEUTENANT
ROBERT DE LA FOREST DIVONNE...***

*O Lieutenant Robert de la Forest Divonne
je ne t'ai pas connu, mais ton nom clair bourdonne
dans mon sommeil comme un frelon dans l'églantier.
Je l'ai lu sur la croix à côté du sentier
qui mène du village à la blanche maison
où nous avons vécu tant d'heureuses saisons.
Tu étais arrivé, veste et guêtres poudreuses,
la veille, à ce tournant où le vallon se creuse.
L'air était rose et gris. L'avoine et les framboises
parfumaient la chaleur qui glissait des ardoises.
Les moucherons vibraient dans des pans de lumière
et les perdreaux se rappelaient sur la bruyère.*

*La barrière est ouverte aux jeux de l'ombre, seuls
animant le chemin des pins et des tilleuls.
Tu entres : le silence ! Et sur la balançoire.
au vent d'ouest se nouent les écharpes du soir.
La niche de Diane est vide... Le rosier,
s'écroulant, a jonché une chaise d'osier.
Le portrait des enfants te sourit et t'accueille.
Tu t'es assis, près du bureau, dans le fauteuil...
Il y avait encor de l'huile et des bouquets
d'épilobes, de phlox, de mauves, de bluets.
Tu trouves mon tabac et lances tes bouffées
vers le dix-cors et le daguet, ces puérils trophées.
Puis ton regard s'arrête aux cartes militaires
où je n'ai souligné que des lieux solitaires
et le plus court d'entre eux, quand les chemins divergent,
vers une grotte, un gué, un calvaire, une auberge.
Temps passés ! Tu souris à nos itinéraires,
et la nuit seulement aura su te distraire
d'avidement scruter ces graves horizons.*

*Puis ton dernier sommeil ennoblit ma maison.
J'imagine ton cri d'amour et l'âpre goût
de vie qui t'exalta le soir du lendemain,
le vingt-trois Août, quand tu tombas, sur les genoux,
dans la bruyère en fleur, à gauche du chemin.*

*Nos plus belles forêts désormais t'entourent
et t'offrent les rumeurs de la Forêt Divonne.*

*Le vent qui reverdit nos bouleaux, nos mélèzes,
arrive ici chargé de tant d'odeurs françaises
qu'aux fontaines du soi, les couples de ramiers
descendent sans écart, comme au sol coutumier.
Derrière ce massif, on vient voir la Lorraine
par le temps clair. – Un jour en arriva Verlaine.*

*Il disait de ces bois dont sur toi s'étend l'ombre :
« Au pays de mon Père, il est des bois sans nombre
Et la myrtille est noire au pied des chênes verts. »
Ne reconnais-tu pas ta Forêt, dans ces vers ?*

*Si tu doutais encor, viens me chercher ce soir :
la lune sera claire, à deux nous irons voir.*

*Seuls, nous traverserons le village endormi,
le pont, des pans de murs brûlés... Plus d'ennemis...
Nous quitterons la route au coin de ces genêts
où tout ton régiment à mourir s'acharnait ;
et tu verras les croix, les croix de bois, les croix
de tous ceux qui sont morts pour défendre ce bois.
Sous la lune très pure et douce, les croix blanches
de ceux qui sont autour de toi tombés, ce beau dimanche.
Suis-moi : de ce plateau nous irons à Luchy
où tu verras toujours des croix sous des képis.
Suis-moi à Rossignol où dans le bois s'enfoncent
des croix blanches parmi les fourrés et les ronces.
Suis-moi sur le chemin qui vient de Saint-Vincent
où Psichari, le samedi, donna son sang.
Devant l'enclos où l'on recherche sa dépouille,
à tes cotés, tremblant et fier, je m'agenouille.*

*Dis-moi, devant tous ceux que flatte un pareil sort
ne reconnais-tu pas ton Pays, dans ces Morts ?*

*Nos plus belles forêts désormais t'entourent
et t'offrent les parfums de la Forêt Divonne...*

À MON GARDE-CHASSE

*Je t'écris des rochers près desquels les bécasses
venaient crouler en mars, ô mon vieux garde-chasse.
Tu reconnais déjà l'âpre et cher paysage.
Le bruit de l'eau qui mousse au-dessous du barrage
couvre la voix que je voudrais te faire entendre.
Dans les sarts de Redu ce soir fument les cendres.
C'est aujourd'hui l'anniversaire douloureux.
Voici quatre ans qu'ils t'ont précipité des lieux
où voulait s'écouler ta noble et calme vie.
Mais le chemin qui par les bouleaux d'Our dévie,
regagne, tu le sais, la route un peu plus loin...
Ainsi ton large pas m'aura bientôt rejoint.
Se pourrait-il qu'avant Noël tu ne revinsses ?
Reprends la gourde et le bâton. N'est-ce pas Reims
où tu contempleras la sublime blessée,
plus pâle que le jour où tu l'avais laissée ?
Pour plier les genoux il suffit d'une pierre.
De Notre-Dame ils n'ont pas baissé les paupières.
Sedan, qui inclinait sa pauvre tête grise,
du rajeunissement t'offrira la surprise.
Puis voici Floing et La Chapelle et la douane.
Sous la hotte, au-delà, passe une paysanne.
Devant tes compagnons, tu rappelles Moïse
bénissant Dieu d'entrer dans la Terre Promise.
Quand tu fouleras, la terre du pays,
ne vas-tu pas tomber sur elle, évanoui ?
Votre groupe s'avance au chant des airs de chasse
qui animait jadis le retour des ducasses,
mais s'arrête bientôt, pris d'un nouvel émoi :
c'est toi, Bouillon, dans le brouillard, et la Semois !
Sur les rochers roussis et noirs, le château fort
de l'Ardenne déjà symbolise l'effort,
et je vous vois trinquant, au café, sur la place,*

*où les dragons venaient, le dimanche, en cuirasse...
Mais tu te lèves dès que la chope est vidée
car, depuis bien des jours, tu n'as plus qu'une idée.
Voici l'Embranchement où, vers le soir, trois autres,
t'ayant lâché pour se terrer dans une épeautre,
furent percés le lendemain par les uhlands.
Rends grâce au Ciel d'avoir suivi un autre plan !...
Mais tout à coup, après les champs de Paliseul,
à ceux qui t'ont suivi tu dis : « Laissez-moi seul. »
Derrière les sapins, au fond du paysage,
c'est bien là qu'autrefois s'étagait ton village.
Les pieds dans le ruisseau où tu pris tant de truites,
tu regardes fumer les maisons reconstruites.
Aussitôt, près du pont, la tienne est reconnue.
Dieu merci ! et le vent flatte sa tête nue.
Alors dans le chemin un homme avancera
ô mon ami ! pour te serrer entre ses bras.*

Septembre 1918

Une lettre

Thomas Braun à Francis Jammes, 7 août 1904.

... Nous voici donc pour six semaines dans ce coin d'Ardenne, forêts, rivière, genévriers, genêts, sorbiers. À proximité de Resteigne où s'ébroue ma famille, je garnis ici l'ancienne demeure d'un notaire qui aimait les vergers, les armoires de chêne et dont le saloir est toujours frais. S'il fait torride sous tes rochers viens donc nous vouer quelques journées de plein Été. Tu nous comblerais de joie et je ne te ferais rencontrer aucun artiste. Tu verras des gardes-chasse qui nous conduiront aux sangliers, des boulangers qui font le Dimanche des couques à l'anis, un curé wallon, des masseurs (c'est la spécialité du village où les bancs se garnissent de foulures et d'entorses), ceux de Resteigne, Van Mons, De Bruyn qui accourront, et ma jument poulinière qui nous traînera sur les routes poudreuses. Sauf les 19-20-21-22 août toutes les semaines nous sourient. Je te conseillerais Septembre, ses rosées et ses toiles d'araignée...

Synthèse

Si Thomas Braun acquit en 1900 une renommée hors frontières à 24 ans, lors de la publication de son Livre des bénédictions, ce ne fut pas par hasard. Jeune avocat bruxellois, faisant partie du petit groupe d'écrivains catholiques belges de la revue Durendal, il avait senti que le symbolisme était moribond, que les poètes parnassiens s'enfermaient dans un académisme clinquant et sclérosé.

C'était le « tournant du siècle » auquel les essayistes allemands restent si attentifs : début des œuvres de Rilke et Hofmansthal en Autriche-Hongrie, de d'Annunzio en Italie. En langue française Thomas Braun trouvait sa jeune inspiration à la fois dans l'amour de la campagne ardennaise et la piété catholique. Son intuition décisive fut la santé d'un langage simple et direct, redécouvrant le concret. Enflé jusqu'à l'artifice par la rhétorique de Victor Hugo, instrument de musique clinquante pour les Parnassiens, d'exercices verbaux raffinés pour les symbolistes, l'alexandrin rimé semblait avoir épuisé ses ressources. Thomas Braun lui a rendu la vertu de vigueur et de simplicité, la belle densité des substantifs et des verbes, le charme d'une musique harmonieuse et forte :

Vous qui réglez, Seigneur, sur les mers et les plaines, daignez bénir le fruit de vos moissons, les graines, les graines qui demain reposant sous la terre la pareront jusqu'aux midis caniculaires

Le goût des substantifs va jusqu'à retrouver volontiers l'incantation des litanies :

Seigneur, qui non content de mettre sur la terre les éléphants, les rats, les vers et les panthères, et de placer dans l'eau des mers ou des étangs les crustacés, les phoques et les poissons blancs,...

Il n'a ici de flou ni dans la pensée, ni dans la sensibilité, ni dans la langue. Sans avoir conscience ou volonté de créer une école, plusieurs auteurs de langue française ont trouvé en même temps une issue analogue

aux impasses esthétiques et philosophiques du temps : charme rustique chez Francis Jammes – dont les poèmes n’ont pas influencé les premiers livres de Braun –, lyrisme salubre et torrentiel du jeune Paul Claudel. C’était le temps où Maurice Barrès passait au culte du moi, « fin de siècle », à la célébration de la terre et des morts, Charles Péguy y commençait à écrire, mais il ne publiera que dix ans plus tard ses grands poèmes dont la vigueur spirituelle, incarnée, le sens terrien et le christianisme populaire sont annoncés par *Le livre des bénédictions*. Ernest Psichari, dans une direction opposée à celle de la gloire de sa famille, son grand oncle Ernest Renan, allait redécouvrir la foi, tandis que Colette préludait à son œuvre de célébration païenne et salubre de la terre, et qu’Alain-Fournier unissait la magie de l’amour rêvé au charme mystérieux des vieux domaines perdus dans le silence de la Sologne.

C’est dans ces courants que s’inscrit l’œuvre de Thomas Braun, sorte de franciscain ardennais, trouvant dans la terre ancestrale un reflet de la beauté de Dieu, l’Éden candide, rude et savoureux de ses vacances de jeunesse. Fidèle toute sa vie à ces intuitions premières, le meilleur de son œuvre recoupe des préoccupations actuelles : l’écologie, le goût du concret, l’enracinement. Très curieusement, chez lui, l’archaïsme du notable châtelain, chasseur provincial on ne pouvait en imaginer de plus charmant exemple – et l’exotisme d’une piété catholique candide à l’ancienne, rejoignent des courants très actuels. Ou éternels ? La qualité du langage musclé, sensible, clair, spontané sans afféterie évite les rides aux écrits de Thomas Braun. Il écrivit assez peu, mais seulement en état de grâce. C’est le secret de sa durée, à l’écart des modes.

Viviane Weins & Frédéric Kiesel